

27035

Nie pożyczać
do domu .

digit

QUELQUES OBSERVATIONS

SUR LA DERNIÈRE

RÉVOLUTION DE POLOGNE.

PAR

UN POLONAIS.

BERLIN,

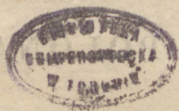
CHEZ A. G. HAYN.

1831.

QUELQUES OBSERVATIONS

DE LA DERNIÈRE

RÉVOLUTION DE POLOGNE.



BERLIN

DE LA DERNIÈRE

1831

AVANT-PROPOS.

On pourrait peut-être me faire la demande, pourquoi, étant moi-même Polonais et écrivant sur les affaires de la Pologne, je publie ma brochure en langues étrangères? Voici mes raisons:

1) Etant à l'étranger, il me serait probablement assez difficile de faire imprimer cet opuscule en langue polonaise, d'autant plus que je ne puis moi-même surveiller les corrections, et qu'en tout cas cela retarderait la publication d'un ouvrage qui n'a d'autre mérite que celui de l'à propos.

2) Les idiomes français et allemands sont tellement répandus en Pologne, que tout ce qui s'imprime dans ces deux langues parvient

facilement à la connaissance du public polonais; tandis que cela n'est pas le cas à l'étranger avec les ouvrages qui paraissent en langue polonaise.

D'ailleurs je n'ai pas encore renoncé à publier cette brochure en Polonais, si cela n'est pas sujet à trop d'embarras.

Je ne mets pas mon nom à la tête de l'ouvrage, car écrivant uniquement pour la vérité et pour l'acquit de ma conscience, je ne veux ni m'en faire un mérite quelconque ni m'exposer à la haine des partis.

Depuis les événemens révolutionnaires du 29 et 30 Nov. 1830, qui ont bouleversé le Royaume actuel de Pologne, une foule de voix, inspirées soit par des animosités nationales, soit par un fanatisme politique, se sont élevées pour la défense de l'insurrection.

Lorsqu'on s'épuise dans l'énumération des griefs allégués contre le Gouvernement, lorsqu'on n'épargne aucune expression pour représenter ce Gouvernement comme le plus tyrannique et le plus avilissant qui ait jamais pesé sur une nation, pourquoi un Polonais, qui n'a pas renoncé à l'amour de sa patrie mais qui ne s'est point laissé aveugler par les passions politiques, n'élèverait-il pas aussi la voix en faveur de la justice et de la vérité? C'est en me faisant cette question, que ma conscience a résolu d'une manière affirmative, que je me suis déterminé à livrer au public quelques observations relatives aux derniers événemens de la Pologne, basées sur des faits dont la plupart sont notoires et constatés, mais sur lesquels, dans ce moment de troubles et

de calamités, il me paraît utile d'appeler l'attention du public Européen, pour rectifier de faux jugemens et des préventions, qui pourraient être nuisibles, non seulement à la Pologne elle-même, mais encore au repos de toute l'Europe.

N'ayant pas été doué, par la nature, des talens nécessaires à un publiciste, je n'aurais jamais eu le courage de livrer au public ces courtes observations, sans l'irrésistible entrainement de circonstances aussi graves et aussi périlleuses; mais, persuadé que, dans un moment où l'aveuglement, produit par la véhémence des passions politiques, n'est que trop général, toute parole de paix et de vérité, de quelque part qu'elle vienne, peut opérer quelque bien, j'ai pensé qu'en faisant parler les faits, la force et l'évidence de ce langage pourront suppléer à la faiblesse et à l'incorrection du style.

Dans le récit historique et succinct qui va suivre, je m'attacherai aux principaux actes du Gouvernement et à leur influence sur le bien-être du pays.

Lorsque la guerre de 1806 amena les troupes françaises aux bords de la Vistule, les Polonais des Provinces prussiennes se soulevèrent en masse, et aucun sacrifice ne fut épargné pour reconquérir une patrie. Ce soulèvement n'a pas peu contribué aux derniers succès des Français dans cette campagne;

on peut même dire qu'il les a décidés et qu'il a amené la paix de Tilsit.

En récompense de leurs énormes sacrifices, les Polonais obtinrent un simulacre d'existence politique. Les Provinces polonaises, conquises sur la Prusse, furent érigées en Duché, et annexées au Royaume de Saxe; encore, l'arbitre de nos destinées n'a-t-il pas voulu que le nom de Pologne figurât au rang des Nations. La patrie reconquise obtint le nom d'un Duché de Varsovie, et devint une dépendance d'un Etat de second ordre, une province dans laquelle un Résident français dictait la loi. Cependant la reconnaissance des Polonais pour une existence aussi mutilée, de même que les exigences du fondateur de cette existence ne connaissaient pas de bornes. Il fallait que l'élite de l'armée polonaise allât, jusques sur les rives du Tage, payer de son sang la dette de la patrie.

La guerre de 1809 contre l'Autriche nécessita de nouveaux sacrifices, qui valurent aux Polonais un accroissement de territoire, qu'ils avaient eux-mêmes conquis par leurs armes, mais sans aucun changement dans les conditions politiques de leur existence: toujours un Duché, annexé à un petit Royaume, et jamais le mot: Pologne.

Arrive enfin la guerre de 1812. A l'ouverture

de cette campagne, les Polonais, croyant toucher au terme définitif de leur régénération politique, redoublèrent d'enthousiasme et de patriotisme: Une Diète de confédération générale fut convoquée. Une députation de cette Diète fut envoyée au conquérant de l'Europe pour mettre à sa disposition la vie et la fortune des Polonais, dans l'espoir de recouvrer une patrie. Que répondit-on aux vœux ardens et patriotiques de la nation? „N'épargnez aucun sacrifice; mettez une force imposante sur pied, et, quand vous aurez réussi dans vos héroïques efforts, nous verrons.“ Tel fut le sens de la réponse de l'Empereur Napoléon à la Députation de la Diète. L'enthousiasme fut refroidi; mais il ne fut pas éteint, car, chez les Polonais, l'amour de la patrie est tel qu'une lueur d'espoir suffit pour l'aiguillonner. Ce pauvre pays fit donc de nouveaux efforts et des sacrifices inouïs dans cette campagne, dont le résultat, si funeste à l'Empereur Napoléon, mit le Duché de Varsovie, comme faisant parti d'un état qui était son allié, à la discrétion du vainqueur.

Il est très essentiel d'observer quelle était, à partir de cette époque, la conduite de l'Empereur de Russie envers la Pologne:

Comme une des Provinces polonaises de la Russie, la Lithuanie avait pris part à la confédération

du Duché de Varsovie: l'Empereur Alexandre avait tout le droit d'agir, envers les meneurs de cette insurrection, comme envers des sujets rebelles; mais, oubliant leur entrainement, son premier acte fut une amnistie pleine et entière, accompagnée d'une manifestation de sentimens très bienveillans à l'égard du Duché de Varsovie. Loin de traiter ce pays comme une province conquise et de le faire administrer militairement, comme le faisait en pareil cas le Gouvernement français, l'Empereur Alexandre, laissa toutes les Autorités dans l'exercice de leurs fonctions, et institua un Conseil suprême provisoire, composé 1) de trois Polonais connus par leur patriotisme et par leurs hautes capacités, dont l'un *) s'était déjà distingué par ses sentimens patriotiques dans la révolution de 1794, et dont les deux autres **) figurent encore dans la révolution actuelle; et 2) deux Russes, qui possédaient également la confiance de l'Empereur; dont l'un ***) était son ami d'enfance, et l'autre †) un homme recommandable par la loyauté et la modération de son caractère.

La première pensée de l'Empereur fut d'assurer

*) Mr. Wawrzecki.

**) Les Princes Czartoryski et Lubbecki.

***) Mr. Novossilzoff.

†) Mr. Lanskoy.

à ce pays une existence politique, autant que les circonstances le permettraient.

Il est notoire que cette généreuse idée rencontra plus d'un obstacle, et qu'au Congrès de Vienne, la plupart des Cabinets s'y opposèrent.

Plusieurs Ministres même la représentèrent comme dangereuse au repos de l'Europe.

L'Empereur Alexandre, seul contre tous, plaida notre cause, et fut son unique appui. Sa persévérance et la prépondérance de la Russie dans les débats Européens de cette époque nous sauva. Le Duché de Varsovie, après la rétrocession d'une partie de son territoire à la Russie, fut érigé en Royaume, et obtint une représentation nationale, réglée par une charte constitutionnelle, infiniment plus libérale que ne l'était celle que nous avait précédemment accordée l'Empereur Napoléon. Ce n'est donc que par suite d'un acte de magnanimité de l'Empereur Alexandre que le mot Royaume de Pologne, effacé des annales politiques de l'Europe, reparut au rang des nations.

Quel est le Polonais qui pourrait, la main sur la conscience, contester la sincérité des intentions qui ont dicté à l'Empereur Alexandre cet acte de générosité envers la Pologne? quel est l'homme, quels que soient ses sentimens politiques, qui pourrait la méconnaître?

La nouvelle charte, octroyée par l'Empereur, n'a pas été, comme la charte française, un pacte de réconciliation, dicté par la nécessité. Ayant conquis et militairement occupé quelques provinces de plus de l'ancienne Pologne, qui auroit pu lui disputer le droit de les incorporer à l'Empire, et de les soumettre au même régime que toutes les anciennes acquisitions de la Russie en Pologne? —

Cette manière d'agir paraissait être une conséquence si naturelle de la conquête, que dans le commencement de l'occupation l'opinion publique y était toute résignée. Le bienfait accordé à ce pays par l'Empereur Alexandre n'était donc qu'une inspiration spontanée d'un cœur généreux, et il ne tenait qu'aux Polonais eux-mêmes de consolider son oeuvre philanthropique en justifiant la confiance de l'Empereur et en lui rendant amour pour amour. Si nous avons montré tant de dévouement et de reconnaissance à Napoléon, pour une chétive existence politique, achetée au prix de tant de sacrifices, combien cette reconnaissance ne devenait-elle pas plus obligatoire envers un régénérateur de notre patrie, pour lequel nous n'avions pas encore versé une goutte de notre sang, ni sacrifié la plus légère part de nos fortunes, et auquel, bien au contraire, nous avons donné le droit de nous traiter en ennemis vaincus, après avoir

dévasté ses campagnes et brûlé ses cités, de concert avec l'armée française! Mais, malheureusement, l'esprit turbulent du siècle, qui, depuis la chute de Napoléon, souffla partout la méfiance et la discorde entre les peuples et leurs Souverains, n'épargna pas la pauvre Pologne, et, comme le penchant pour l'imitation, et, surtout, pour une imitation servile de tout ce qui se fait en France, est un des traits distinctifs du caractère national, le parti démocratique et révolutionnaire, qui releva la tête dans ce dernier pays depuis la restauration, trouva, chez nous, des coryphées et de nombreux imitateurs.

La nouvelle charte consacra le principe de la liberté de la presse, dont une loi particulière devait régler l'usage. Avant de s'occuper de cette loi, on laissa un libre cours à la presse périodique; mais bientôt les journaux de Varsovie devinrent l'écho des feuilles révolutionnaires françaises.

Une circonstance, puérile en apparence, mit un terme à cet abus de la liberté de la presse.

Une cabale de théâtre, au sujet d'une actrice française, qui était protégée par une partie du public, et persécutée par l'autre, donna lieu à un règlement de police, tendant à empêcher le désordre. Ce règlement devint l'objet des plus violentes attaques de la part de la presse libérale. — Un des

journaux, dépassant toute mesure, excita, dans une série d'articles, les passions populaires contre le Gouvernement, et menaça même l'autorité de l'emploi de la force. A la suite de ces attaques irréfléchies, les presses du journaliste furent mises sous scellé, et la censure fut établie.

Si la liberté de la presse s'est montrée dangereuse à l'ordre public en France, au point que les lois répressives les plus sévères ont été reconnues impuissantes, et que le Gouvernement s'est vu plusieurs fois obligé de recourir à la censure, elle l'était d'autant plus dans un pays moins avancé en civilisation, et où les anciens préjugés nationaux pouvaient facilement, à l'aide des excitations des journalistes et de quelques démagogues obscurs, provoquer des animosités entre deux peuples frères, qu'un intérêt mutuel bien entendu appelle à vivre en paix et en bonne harmonie.

L'Empereur Alexandre pouvait-il d'ailleurs voir avec indifférence ces déclamations des journalistes polonais dans un moment où tous les Gouvernements de l'Europe ont été obligés de se mettre en mesure contre les influences de la presse française et contre les trames ourdies par les révolutionnaires de tous les pays? En jouissant de la liberté de la presse, les Polonais auraient dû voir que, toute considéra-

tion sur le danger ou l'utilité de cette liberté, mise à part, ils ne pouvaient pas suivre servilement les errements de la presse française, et qu'il fallait accorder une juste part d'attention à la différence des situations. Ils ne devaient pas oublier que Souverain de 60 millions de sujets, l'Empereur Alexandre, Roi constitutionnel à Varsovie, était Autocrate à St. Pétersbourg, que tout en s'occupant du bien-être de la Pologne, il ne pouvait pas perdre de vue l'intérêt de son immense Empire, que, par conséquent, il ne pouvait pas tolérer à Varsovie un état de choses qui menaçait le repos et l'ordre public dans ses autres possessions.

Après que la liberté de la presse eût été suspendue, le parti, ennemi de toute Autorité, reporta son influence et son activité sur les élections et sur l'opposition de la tribune. Cette opposition, loin de se renfermer dans les bornes d'une critique mesurée des actes du Gouvernement, d'une critique éclairée et dictée par le désir sincère du bien public et de ne s'attacher qu'aux choses, s'en prit aux individus, dégénéra en personnalités et en stériles déclamations.

Quel est le Polonais bien pensant et éclairé qui n'a pas entendu avec une douleur profonde ces virulentes sorties des prétendus patriotes, dont le seul et unique but fut d'obtenir des acclamations popu-

lares, ou d'éloigner du Gouvernement ceux dont ils auraient voulu occuper les places.

C'était vraiment pitoyable de voir nos tribuns et nos démagogues imiter servilement l'opposition française, puiser dans les journaux libéraux de Paris toute leur instruction politique et parlementaire. La Minerve et le Constitutionnel furent leur catéchisme et leur évangile.

On reproduisoit dans les discours de la Tribune des passages entiers tirés de ces journaux, sans aucune considération pour la grande différence de situation politique, qui existait entre la Pologne et la France, entre les besoins et les mœurs de ces deux pays; et souvent même ces phrases empruntées n'étaient pas bien adaptées aux sujets en discussion.

Au moins en France l'opposition étoit-elle dirigée par des orateurs d'un véritable talent, dont les discours, quoiqu'empreints d'une hostilité évidente contre le Gouvernement et la Dynastie, répandaient quelquefois une vive lumière sur les débats parlementaires, et pouvaient, sous beaucoup de rapports, éclairer l'autorité. Chez nous, rien de pareil. Une imitation servile, dirigée sans talent, une maladroite application des idées étrangères, ou fausses ou mal digérées, une opposition enfin qui ne pouvoit ni

éclairer le Gouvernement sur les intérêts du pays, ni conduire à un résultat quelconque. Et quand ces Messieurs les tribuns avaient bien déclamé, bien péroré, des attroupe mens formés par des étudiants et par la lie du peuple les entouraient de leurs acclamations, les traînaient en triomphe au sortir des chambres, et donnaient la répétition de ce spectacle, dont Hunt est souvent l'objet dans les Tavernes de Londres. Nul homme doué de bon sens ne pouvait voir sans hausser les épaules, ces parodies de la scène politique anglaise et française, qui étaient aussi ridicules en elles-mêmes que tristes par les réflexions qu'elles faisaient naître.

L'Empereur Alexandre pouvait-il voir avec indifférence ces dangereux abus qu'on faisait de la représentation nationale? le pouvait-il surtout dans un moment où toute l'Europe se trouvait comme sur un volcan, où l'on voyait de tous côtés des tentatives criminelles pour troubler le bonheur et le repos des peuples?

Après avoir vainement essayé des admonitions paternelles, pour rectifier l'opinion publique, et pour détourner l'opposition de la fausse et dangereuse route dans laquelle elle s'était engagée, l'Empereur y remédia par un article additionnel, qui doit être considéré comme partie intégrante de la Charte oc-

troyée, et qui supprima la publicité des débats parlementaires. Ce fut une modification de la charte, commandée par l'irrésistible nécessité et pour le salut de l'état.

Tous les gens sensés y applaudirent, car ils avaient bien vu que les orateurs de l'opposition se laissaient plus guider par l'envie de courtiser les galeries que par l'intention sincère de coopérer au bien public. —

Le Souverain actuel jura la charte, telle qu'elle était à son avènement au trône, c'est-à-dire avec les modifications qu'y avait apportées son prédécesseur, fondateur de cette charte, et il ne signa aucune ordonnance qui était contraire à cette loi fondamentale.

Si les Polonais se plaignent de ces restrictions apportées aux libertés qui leur étaient primitivement accordées, ne doivent-ils pas s'en prendre à eux-mêmes et les attribuer aux abus qu'ils faisaient d'une manière si inconsidérée de leurs immunités politiques? —

Les partisans de la révolution prétendent aussi que le Gouvernement comprimait l'instruction publique, et en entravait les progrès. Comment ose-t-on avancer un pareil grief à la face des faits notoires et patens qui les démentent si formellement? Com-



ment! Vous reprochez d'entraver les progrès des lumières à un Gouvernement auquel nous devons les principaux établissemens d'instruction publique. N'est-ce pas sous l'Empereur Alexandre qu'a été fondée l'université de Varsovie, où les hautes sciences sont enseignées à un degré plus élevé qu'elles ne l'avaient jamais été dans cette capitale? N'est-ce pas par ordre de l'Empereur Alexandre et de son successeur, le Souverain actuel, qu'on a fait venir de l'étranger des savans distingués pour fonder des chaires qui n'existaient pas auparavant en Pologne? qu'on a envoyé en pays étrangers tant de jeunes candidats, destinés au professorat? qu'on a institué différentes écoles civiles et militaires, qui étaient auparavant inconnues dans ce pays? qu'on a introduit une meilleure surveillance pour les pensionnats de l'un et de l'autre sexe, qui n'étaient auparavant pour la plupart que des écoles de désordre et de dépravation? Cette partie de l'éducation s'est aussi visiblement améliorée, et il y a aujourd'hui un Institut de gouvernantes à Varsovie, qui peut servir de modèle, tant sous le rapport des moeurs que sous celui de l'instruction. Mais ce qui fait dire aux révolutionnaires que l'instruction publique a été comprimée, c'est que l'autorité a pris des mesures d'ordre pour que les classes ne devinssent pas des clubs politiques, pour

que les enfans achevassent leur latin avant de vouloir réformer le pays. —

Un des griefs que la révolution met encore en avant, c'est le manque d'un budget constitutionnel. Cependant il est notoire que l'Empereur Alexandre et son successeur l'Empereur actuel avaient maintes fois ordonné au Ministre des finances de préparer ce budget; mais que ces ordres n'ont pas pu, jusqu'à présent, être mis en exécution, car la supputation des actifs et des passifs intérieurs, qui n'ont pas encore pu être définitivement liquidés, ainsi que les liquidations pendantes avec les Gouvernemens étrangers, dont il reste encore à régler celle qui concerne la France, n'ont pas permis jusqu'à présent d'établir le montant définitif de la dette publique de l'état, condition indispensable pour pouvoir procéder à la confection d'un budget constitutionnel.

Me bornant, pour la partie politique, à ces courtes observations, je n'ai qu'à y ajouter quelques mots sur les immenses avantages que le Royaume actuel de Pologne doit à sa réunion à l'Empire de Russie:

Il est connu que ce Royaume est composé des provinces de l'ancienne Pologne, les moins favorisées sous le rapport de la fertilité du sol et des ressources industrielles.

Ce pays, pauvre par lui-même, appauvri davantage par tant de guerres et de sacrifices de toute espèce, était parvenu au comble de la misère, à l'époque où il passa sous le sceptre de l'Empereur Alexandre. Toutes les campagnes étaient dévastées, les villes tombées en ruine, tous les biens fonds grevés de dettes immenses, la plupart des propriétaires dans un état de faillite, le crédit anéanti, l'industrie agricole en dégradation, les autres branches d'industrie presque inconnues, le commerce nul. Les impôts ne rentraient qu'en partie et à l'aide des moyens d'exécution les plus rigoureux. La masse des non-valeurs augmentait d'année en année, et le trésor se trouvait dans un tel dénûment que pour faire face aux besoins de l'état les plus pressants l'Administration des finances a dû recourir aux dépôts et consignations confiés à sa garde. —

Pour diminuer, autant qu'il dépendait de lui, les embarras du pays, l'Empereur renonça, pour sa personne, aux revenus de la liste civile, sauf les fonds nécessaires pour l'entretien du Château Royal à Varsovie et du Palais de Saxe. Les domaines de la couronne, qui étaient auparavant administrés au profit du Roi de Saxe, furent réunis au domaine national; il en fût de même des belles et nombreuses propriétés que Napoléon avait détachées du

domaine national pour en faire la donation à ses généraux, et qui furent confisquées au profit de l'État. —

Sous le nouveau régime le Royaume de Pologne, après être arrivé au comble de la misère, commença à se régénérer.

Des réformes salutaires dans les finances augmentèrent considérablement les revenus de l'état, sans augmenter les charges des contribuables, et, en quelques années, l'état des finances fut tel que, toute dépense couverte avec la plus grande régularité, les caisses publiques ne désemplirent pas, et que le Gouvernement se trouva à même de venir au secours de toutes les branches d'industrie et de toutes les entreprises utiles. L'association territoriale, créée et consolidée à l'aide des secours et des avances, qui lui furent accordés par le trésor public, mobilisa des valeurs qui étaient restées mortes ou enchainées, tira les propriétaires de l'état d'insolvabilité dans lequel ils se trouvaient, et releva l'agriculture *).

*) Il ne sera pas superflu d'observer ici que lors de la présentation du projet de loi sur l'association territoriale, cette mesure salutaire fut l'objet des plus vives attaques de la part de l'opposition, et tout à fait décriée dans l'opinion publique. On la représenta comme une des plus funestes conceptions. Mais les hommes éclairés, qui avoient été les auteurs et les défenseurs de ce projet, ne se laissèrent décourager, ni par les

Une banque nationale fut créée et dotée par le Gouvernement. Cette banque, en facilitant et en secondant le développement du système d'association territoriale, porta le crédit public, qui n'existait plus en Pologne, à un degré inconnu jusqu' alors (nos obligations [Pfandbriefe] qui ne rapportent que 4% ont été cotées à 99; elles sont maintenant à 72, grâce à la glorieuse révolution). Par ses autres opérations, la banque, en facilitant la circulation de toutes les valeurs, seconda les entreprises industrielles, et vivifia le commerce tant intérieur qu'extérieur. L'escompte et le taux d'intérêt tombèrent de 8 et 10 jusqu'à 5%.

La ville de Varsovie, presque oubliée dans les opérations commerciales de l'Europe, devint une place de commerce de plus en plus importante, et le change s'éleva tellement en notre faveur que la monnaie polonaise et les effets tirés sur Varsovie, qui perdaient auparavant jusqu'à 3% arrivèrent au-dessus du pair.

sorties de l'opposition, ni par la clameur publique, et grâce à leur persévérance et à la grande influence que le Gouvernement se vit obligé d'employer pour faire passer cette loi, le pays jouit aujourd'hui des heureux résultats qui s'en sont en suivis.

D'après ce seul exemple on peut juger ce que c'est que l'opinion publique en Pologne.

En général il se manifesta en Pologne un mouvement industriel et commercial, dont auparavant on ne connaissait pas d'exemple, et tout Polonais bien pensant se réjouit de voir sa patrie avancer d'une manière si brillante dans la carrière de la prospérité. Les villes et les campagnes se relevèrent, la population augmenta avec une rapidité étonnante. Celle de la capitale fut portée en très peu de temps de 100,000 à 130,000 âmes sans compter la garnison. Cette capitale s'embellissait à vue d'œil, au point que celui qui ne l'avait pas vue pendant une couple d'années, ne s'y reconnaissait plus: il rencontra de superbes bâtimens, là, où il ne voyait auparavant que de misérables baraques ou de vieilles masures; de belles places, dans des endroits qu'on ne pouvait autrefois passer qu'avec dégoût, et partout un ordre et une propreté dont, jusqu' alors, on n'avait pas eû d'idée dans cette ville. Des chemins, impraticables pendant les trois quarts de l'année, se convertirent, dans une grande partie du pays, en chaussées magnifiques, qui ne le cèdent en rien aux plus belles routes de l'Italie. En un mot, tout le pays changeait d'aspect comme par enchantement, et faisait l'admiration des Etats voisins.

Un arrangement commercial, conclu entre l'Empire de Russie et le Royaume de Pologne, très avan-

tageux à ce dernier, n'a pas peu contribué à cette prospérité toujours croissante.

Par cet arrangement l'industrie nationale et surtout la fabrication des tissus de laine fut tellement favorisée, aux dépens du commerce Russe avec l'étranger, qu'elle prit, en très peu de temps, un accroissement extraordinaire. A peine deux années s'étaient-elles écoulées que la Pologne exportait déjà au-delà de 30,000 pièces de drap pour la Russie. Des milliers de familles manufacturières allemandes sont venues transplanter en Pologne leur industrie et peupler nos cités. L'éducation des bêtes à laine, de race fine, s'étendit et s'améliora visible-ment, et les propriétaires des biens fonds trouvèrent, dans cette nouvelle branche de l'économie rurale, un allègement et une compensation des pertes qu'ils éprouvaient par la stagnation du commerce des grains, autrefois unique ressource du pays.

Le séjour dans le Royaume de Pologne, des troupes Russes payées en entier avec des fonds venant de Russie, a aussi puissamment contribué à l'accroissement de la prospérité des villes, et surtout de la capitale.

Plusieurs régimens de la garde Russe cantonnés à Varsovie, avec un nombreux état major, faisaient affluer dans cette ville une masse de numé-

raire, qui vivifiait toutes les petites industries, alimentait tous les établissemens de commerce et enrichissait un grand nombre d'habitans. Cette circonstance réunie aux avantages résultans de nos relations commerciales avec la Russie sont cause qu'en espèces sonnantes on ne voit presque plus à Varsovie d'autre monnaie que des roubles russes.

Ajoutons à tous ces avantages, que les habitans du Royaume de Pologne paient beaucoup moins d'impôts que tous les pays voisins, que l'armée polonaise est mieux disciplinée, mieux équipée et mieux payée que jamais. Jamais aussi le bourgeois ou l'habitant de campagne n'obtenait plus promptement justice des vexations du soldat. Du moins n'était-ce pas le cas sous le régime chéri de Napoléon où l'esprit de l'armée était tel qu'aux yeux du soldat polonais, la qualification de bourgeois, de citoyen, équivalait à un terme de mépris; où des chefs de régiment exerçaient souvent une autorité dictatoriale dans les provinces et se permettaient impunément toute sorte d'actes de violence contre les propriétaires les plus considérés.

Me trouvant dans ce moment à l'étranger je n'ai pas en main tous les matériaux nécessaires pour faire un tableau complet de l'état du pays et de tous les bienfaits que les Polonais doivent à leur

régénérateur, l'Empereur Alexandre et à son successeur l'Empereur actuel. Ecrivain sous la dictée de ma mémoire et de ma conscience, j'ai dû me borner aux faits principaux et dont j'ai bien pu me rappeler. Je laisse à de plus habiles de développer cette matière et d'en faire un ouvrage qui pourrait être utile en rectifiant sur bien des choses l'opinion publique. Il m'aura suffi d'avoir appelé l'attention sur les faits les plus importants. Il ne m'appartient pas non plus en ma qualité de Polonais de parler ici des horreurs dont la révolution de Varsovie a été accompagnée.

Lorsque la nouvelle de cette révolution est venue frapper mon oreille, ma raison, ma conviction s'y refusaient, et il me fallut relire plusieurs fois la feuille fatale qui retraçait les détails de cette catastrophe pour y ajouter foi. Encore maintenant, en y pensant, bien souvent il me semble que c'est un mauvais rêve qui me poursuit.

Ayant été témoin, il y a si peu de temps, de l'enthousiasme universel qui s'était manifesté d'une manière si peu équivoque pour la famille Impériale à l'époque du couronnement; ayant si vivement présente à ma mémoire cette population de Varsovie, se presser avec des cris d'allégresse autour du char royal, le portant presque sur ses bras, comment

pouvais-je me représenter ce même peuple armé contre ce même Souverain, assassinant ses généraux; comment pouvais-je me rendre compte de cette horrible métamorphose, puisqu' aucun événement marquant n'était arrivé dans le pays, puisqu' aucune mesure importante n'avait été prise depuis cette époque par l'autorité qui aurait pu donner un prétexte à ce soulèvement.

Je suis persuadé encore aujourd'hui que la masse des habitans du Royaume de Pologne reconnaît les bienfaits que nous devons à cette auguste famille à laquelle nous avons juré fidélité, mais que c'est uniquement le vertige révolutionnaire, cette cholera morbus morale qui ravage l'Europe, qui dans son paroxysme leur a fait perdre de vue et leurs devoirs les plus sacrés et les plus chers intérêts de leur patrie.

En traçant ces lignes, j'ai l'intime conviction, que ceux de mes compatriotes qui me liront, à quelque couleur d'opinion qu'ils appartiennent, seront souvent obligés de se répéter en eux-mêmes: „c'est vrai, il a raison.“

Mais, répèteront les partisans de la révolution, nous étions opprimés dans nos sentimens patrio-

ques et inquiétés par un système de méfiance qui nous avilissait. Quoi? Il voulait nous avilir ce Gouvernement qui respectait et honorait nos souvenirs patriotiques.

Témoin les honneurs rendus à la mémoire du héros de nos derniers temps le Prince Joseph Ponia-towski, témoin le monument consacré à ses mânes, témoin les canons envoyés de Warna par l'Empereur Nicolas pour honorer la mémoire de Ladislas IV. qui a péri sous les remparts de cette place. Ici ce présente un fait qui doit révolter les sentimens de tout homme de bien, qui doit navrer le coeur de tout Polonais bien pensant. Je viens de lire dans une feuille polonaise (*Powszechny Dziennik Kraiowy* No. 342.) qu'on a formé de ces canons une batterie séparée pour mitrailler ceux des sujets de l'Empereur et Roi qui voudraient défendre ses droits sacrés. Cette idée est si révoltante, si dégoûtante; elle blesse tellement tout sentiment honnête et délicat, que les hommes qui sont maintenant à la tête des affaires en Pologne auraient dû la repousser avec mépris et avec indignation. — Comme Polonais je suis profondément affligé de cette publication qui a imprimé une tâche indélébile au caractère national. Mais cette digression m'a éloigné de mon sujet.

Ils se plaignent de la police secrète, ces messieurs qui ont fait la révolution, mais ne l'ont-ils pas provoquée et n'en ont-ils pas justifié la nécessité par leurs associations secrètes, par leurs conspirations sans cesse renaissantes? N'avons-nous pas eu nos carbonari et nos Burschenschaften?

D'ailleurs la police secrète n'avait en vue que certaines classes d'individus toujours remuans, et ne gênait aucunement les habitans tranquilles. Chacun qui a vécu dans ces dernières années en Pologne ou qui a eu des relations avec ce pays ne peut lire sans une profonde indignation les horribles et infâmes mensonges que certaines feuilles de Paris répandent sur ce sujet, soit à l'aide de leur esprit inventif, soit avec le secours de leurs dignes correspondans de Varsovie. Il serait sans doute bien facile de les refuter, mais à quoi cela servirait-il? ne serait-ce pas s'imposer la tâche de Pénélope? Comme ces feuilles n'ont d'autre but que d'exaspérer les esprits, n'importe par quels moyens, et d'exciter la haine contre tous les Gouvernemens, contre toute Autorité, — le désordre, la discorde et le trouble étant les seuls élémens au milieu desquels, elles puissent vivre et prospérer*), — elles poursuivent avec persé-

*) Je me permets de livrer à cette occasion à mes lecteurs

vérance leur système de calomnie, et il leur est parfaitement indifférent que leurs articles soient démentis ou non.

le récit d'une petite conversation entre un journaliste et une dame de Paris, qui a surtout le mérite de n'être pas une anecdote faite à plaisir, mais un fait qui m'a été fidèlement rapporté par un témoin oriculaire, digne de foi :

La Dame. Expliquez moi, Monsieur, je Vous prie, pourquoi après avoir obtenu tout ce qu'ils ont demandé, vos journaux crient encore et même plus fort que jamais? D'où viennent vos violentes déclamations contre un Gouvernement que vos efforts ont établi? Vous n'êtes donc pas encore contents? Que voulez-Vous donc?

Le Journaliste. Je ne m'attendais pas à ce que Vous, Madame, qui avez tant d'esprit, me fissiez une question semblable. — On n'est plus dupe de tout cela aujourd'hui. Ce que nous voulons, ce qu'il nous faut, on le sait, et moi qui suis plus franc que mes confrères, je Vous le dirai: Il nous faut du trouble, c'est notre élément, c'est lui qui nous fait vivre. Nos déclamations à la vérité n'entraînent plus et ne font plus pour dupe que des imbécilles, mais comme dans ce monde le nombre en est bien plus grand que celui des gens d'esprit, nous sommes toujours sûrs d'avoir pour nous la majorité.

La Dame. Votre but est donc maintenant de détruire Votre propre ouvrage?

Le Journaliste. Sans doute, Madame. Tout ordre de chose établi, nous nous efforçons de le renverser, car l'ordre est notre plus cruel ennemi. Que deviendrions-nous si tout était tranquille?

La Dame. Permettez-moi de Vous demander, puisque Vous sévissez ainsi contre Vos propres oeuvres, pour quel mode de gouvernement voulez-Vous préparer les esprits à présent? En faveur de qui et de quoi écrivez-Vous?

Le Journaliste. Si je dois vous parler franchement, nous n'en savons rien. Nous suivrons nous-mêmes la marche des

Un mensonge est-il refuté aujourd'hui, il y en a déjà un autre tout prêt pour demain, afin de faire oublier le premier.

esprits, en observant l'effet de l'impulsion que nous donnerons. Peut-être amènerons-nous une république, peut-être travaillerons-nous pour le jeune Napoléon. Qui sait même si ce ne sera pas pour le petit Duc de Bordeaux?

La Dame. Et quand Vous aurez réussi?

Le Journaliste. Ce sera à recommencer.

La Dame. Mais Vous ne savez donc pas que tous ces désordres peuvent entraîner plus loin que Vous ne voudriez Vous-même, que toutes les sûretés, même la vôtre, Monsieur, sont compromises?

Le Journaliste. Tout cela est vrai, Madame, mais que voulez-vous? Je roule sur l'or. Plus mes articles sont méchants et incendiaires, mieux on les paie. Il y a deux ans que j'avais une petite place qui me rapportait deux mille francs. A peine pouvais-je en vivre moi et ma vieille mère que j'aime tendrement. J'en gagne autant par semaine à présent, et ja la vois entourée par mes soins de tous les agréments du luxe; j'en jouis moi-même. Ma mère est royaliste dans l'ame, je la laisse dire, mais si j'avais suivi ses conseils, d'ailleurs très respectables, nous mourrions de faim tous les deux.

La Dame. Le parti que Vous avez embrassé n'est néanmoins ni louable ni rassurant. Il peut entraîner non seulement la perte de votre fortune, mais encore celle de votre vie. Y avez-vous songé?

Le Journaliste. Nous y sommes tout préparés, Madame. Et les militaires, ne courent-ils pas la même chance dans leur carrière? Nous faisons comme eux et risquons le tout pour le tout.

La Dame. Mais enfin, en excitant ainsi les passions Vous vous rendez responsable de tous les crimes qu'elles peuvent faire commettre.

La meilleure preuve que l'Empereur, fort de son bon droit et de ses bonnes intentions, et se reposant sur la loyauté des Polonais, ne se méfiait nullement de la nation, c'est qu'après avoir organisé et laissé dans le pays une armée toute nationale et commandée en entier par des officiers polonais, dont une grande partie de l'ancien régime Impérial, il avait confié à cette armée un matériel de guerre assez considérable qui fait maintenant toute la force de la révolution.

Jamais confiance ne fut plus horriblement trompée, jamais Souverain n'a été plus mal récompensé de ses bienfaits et de sa généreuse conduite envers un peuple conquis par la force des armes.

Convendez-en Messieurs de la révolution polonaise: Vous vous êtes soulevés non pas à cause de tel ou tel grief, mais uniquement par suite de Votre sympathie pour la révolution française.

Le Journaliste (*froidement*). Il est vrai, mais que voulez-Vous que nous y fassions?

La Dame (*s'animant*). Mais, Monsieur, Vous êtes donc un scélérat?

Le Journaliste (*souriant*). Je n'en disconviens pas. Au reste, dans la vie privée je suis un fort honnête homme. Par exemple, je ne Vous ferais volontairement pas le plus petit tort, ni à aucune autre personne, mais en politique! — Croyez moi, Madame, en politique, nous sommes tous scélérats.

L'exemple de cette révolution Vous a donné l'envie de l'imiter, et celui de la Belgique Vous en a donné le courage. — Mais Vous hommes éclairés et bien intentionnés, qui Vous êtes laissés entrainer par le mouvement révolutionnaire, avez-Vous réfléchi aux conséquences de ce que Vous faites? avez-Vous mesuré la profondeur de l'abîme dans lequel Vous plongez Votre patrie? Avez-Vous pensé qu'il est plus facile de démolir que de reconstruire, de détruire la prospérité d'un pays que de la rétablir. N'avez-Vous pas sous les yeux le triste tableau des suites de ces mêmes révolutions que Vous voulez imiter? Ne voyez-Vous pas la Belgique précipitée d'un excès de richesse dans un excès de misère? Ne voyez-Vous pas toutes les sources de prospérité dépérir, malgré tous leurs efforts, entre les mains des meneurs de la glorieuse révolution, lesquels dominant maintenant en France? Quel est dans ce pays l'intérêt matériel ou moral de la société, quelle est la classe d'habitans qui a gagné à la dernière révolution? Je répondrai avec un journaliste français: „Qui? les Avocats qui prennent les places, les huissiers qui signifient les protêts et les commissaires priseurs qui vendent les meubles des malheureux.“

Ne voyez-Vous pas, mes chers compatriotes, la

France se débattre contre l'anarchie? Ne voyez-Vous pas le Gouvernement s'épuiser en expédiens pour donner de l'occupation à des milliers de bras qui restent désœuvrés par suite de la révolution et qui menacent la sûreté des personnes et des propriétés. Ne voyez-Vous pas qu'il faut maintenant 100,000 gardes nationaux sous les armes, pour maintenir la tranquillité dans la capitale et pour contenir la fureur du peuple Souverain? Et c'est ce moment que Vous choisissez pour transporter sur notre sol les funestes élémens qui produisent tous ces malheurs! C'est en saisissant la torche, qui doit produire un incendie universel, que Vous voulez régénérer Votre patrie. Pauvre patrie, qui commence déjà à jouir des bienfaits de Votre révolution, qui voit tarir en peu de jours les sources de prospérité qui lui assureraient un si bel avenir! Pauvre patrie, combien serais-tu plus heureuse si tu ne possédais pas dans ton sein tant d'ardens patriotes!



digit

